

INTRODUCTION

Dans l'historiographie cartusienne, dans laquelle l'écriture par les chartreux eux-mêmes a longtemps dominé l'histoire de l'ordre comme de celle de la vie de Bruno de Cologne, la décennie que Bruno passa dans la Calabre méridionale et le destin de son ultime fondation ont été quelque peu dépassés par les années antérieures du fondateur, entre Reims et la Grande Chartreuse, là où l'ordre voyait, à juste titre, se jouer les moments fondamentaux de sa naissance, ses racines et ses origines. Les années passées dans une Calabre lointaine, méconnue, exotique, revêtaient les mêmes contours que cette Calabre : ce furent longtemps des années inexplorées, méconnues, exotiques. La riche histoire de l'ordre, son extension rapide, son épanouissement dans le reste de l'Europe occidentale méritaient plus d'attention que les événements flous et légendaires qui entouraient la vie calabraise de Bruno.

Ce passage calabrais de la vie de Bruno a donc été essentiellement ressaisi à partir du début du XVI^e siècle, au moment où, simultanément, l'ordre cartusien obtenait, de manière orale, l'autorisation pontificale du culte de Bruno, et la concession de l'abbaye cistercienne de S. Stefano del Bosco, lointaine héritière de l'ermitage que Bruno fonda en Calabre pour y mourir, loin de sa « Gaule » et de ses disciples restés en Chartreuse. Dans la production hagiographique qui suivit ces deux événements, la première qui fût consacrée à Bruno, la Calabre est le lieu des rares miracles du saint, des miracles surtout relatifs aux relations que Bruno entretenait avec le comte Roger I^{er} : la rencontre miraculeuse entre l'ermite et le comte de Calabre et de Sicile lors d'une partie de chasse, une apparition miraculeuse du pieux moine qui sauve le comte d'un complot, au moment du siège de Capoue. Pour des raisons évidentes de promotion de la figure de Bruno comme fondateur d'ordre, l'enjeu calabrais était de taille, puisqu'il convenait de montrer que Bruno n'a eu de cesse de répliquer dans les solitudes de l'Italie méridionale l'expérience originale qu'il avait instituée en Chartreuse, et donc que

l'acquisition de l'abbaye cistercienne de S. Stefano del Bosco ne fut qu'une juste récupération, un « retour » à l'ordre cartusien¹.

Plus étonnant toutefois, en dehors du champ hagiographique, ou du moins pas assez en dehors, pourrait-on dire, la production scientifique autour de Bruno, une production encore trop souvent teintée de couleurs apologétiques, jusque dans les publications les plus sérieuses intellectuellement, attendit la seconde moitié du XX^e siècle pour connaître des développements fondés sur le bon sens autour des dernières années de Bruno, passées en Calabre, en particulier grâce à l'œuvre de Maurice Laporte, malheureusement trop peu diffusée². Pour autant, la recherche scientifique ne manifesta pas de grands bouleversements, et on ne vit pas non plus les événements et les publications liés au neuvième centenaire de la mort de Bruno (1101-2001) faire naître une régénération profonde de l'historiographie³. On relèvera cependant, à cette époque, plusieurs avancées notables, qui tendaient à insérer l'aventure de Bruno et de la Chartreuse dans un cadre plus général : que ce soit celui de la réforme pontificale, qui constitue un vrai fil rouge de la carrière de

¹ Morard, *Chronique d'histoire cartusienne*, p. 277 : «... en 1513, l'installation des chartreux sur le site de l'ancien ermitage de Calabre et l'invention des reliques de Bruno ont marqué l'apogée de l'ordre et favorisé l'émergence de la figure d'un fondateur tellement identifié à la postérité cartusienne qu'il finit par lui ressembler plus qu'à lui-même». Cette construction du saint fondateur à l'image de sa fondation est en soi extrêmement intéressante, comme le soulignait Martin Morard quelques années plus tôt : «Il faut espérer que quelqu'un fera aussi un jour l'histoire de la sainteté brunonienne. Car s'il était nécessaire de faire la part des légendes et des faits [l'auteur évoque les travaux de Bernard Bigny] il est plus nécessaire encore, par une lecture au second degré, de dégager la signification et la portée de cette construction hagiographique, lourde de vérités cachées. L'écarter sans retour serait commettre une erreur de méthode contre laquelle la génération de dom Laporte n'était pas suffisamment prévenue» (Morard, *Les Chartreux «maîtres d'histoire»*, p. 216).

² Laporte, *Aux sources*. Une étude d'une grande finesse, qui permet de comprendre l'œuvre de Maurice Laporte dans son contexte de production, est fournie dans Morard, *Les Chartreux «maîtres d'histoire»*. J'aurai souvent à y revenir.

³ Citons en particulier, autour de Bruno en Italie : *San Bruno di Colonia : un eremita tra Oriente e Occidente*; *L'ordine certosino e il Papato*; *San Bruno e la Certosa di Calabria*, qui ont eu le mérite d'attirer l'attention sur cet épisode méconnu et peu étudié de la vie de Bruno de Cologne. Les recueils des contributions de deux colloques centrés sur la perspective plus générale de la figure de Bruno ont été également publiés dans ce contexte mémoriel : *Saint Bruno et sa postérité spirituelle*; ainsi que *Saint Bruno en Chartreuse*, tous les deux édités dans la fameuse collection des *Analecta Cartusiana*, dirigée par James Hogg. Mentionnons également l'ouvrage suivant, un peu plus ancien : I. Principe, *La Certosa di S. Stefano del Bosco a Serra San Bruno. Fonti e documenti per la storia di un territorio calabrese*, Chiaravalle centrale, 1980.

Bruno, de Reims à la Calabre⁴, ou celui de l'historiographie sur l'institutionnalisation des ordres religieux. D'un côté, il s'agissait de placer l'aventure cartusienne dans la perspective historiographique récente des travaux autour du «nouveau monachisme» pour montrer l'adhésion de l'expérience de Bruno à ce mouvement de régénération monastique de grande envergure dans l'espace de la chrétienté occidentale, à compter du XI^e siècle, et dans la perspective de la réforme de l'Église, ce qui impliquait de faire intervenir les papes – dans le cas de Bruno, c'était plutôt aisé. Plus délicate, d'un autre côté, a été l'insertion de l'histoire de Bruno dans la logique historiographique récente qui vise à décrire les processus d'institutionnalisation des ordres sur la base d'une logique weberienne centrée sur un charisme fondateur, autour de l'école de Dresde et en particulier de Gert Melville⁵. La pâleur du charisme brunonien a plutôt conduit à recentrer les travaux sur la prospective de la «mémoire des origines»⁶.

En revanche, on ne vit guère une appréhension synthétique des sources produites localement, en Calabre, renouveler profondément la connaissance de l'histoire calabraise de Bruno⁷. Surtout, comme

⁴ Taviani-Carozzi, *Saint Bruno en Calabre*.

⁵ La question a déterminé l'émergence d'axes de recherche en histoire comparée des ordres religieux, notamment définis par Gert Melville. Voir en particulier, parmi tous les travaux publiés autour de la question du charisme et de l'application des concepts weberiens à l'histoire des institutions et ordres religieux au Moyen Âge, le tout récent volume : G. Andenna, M. Breitenstein et G. Melville (éd.), *Charisma und religiöse Gemeinschaften im Mittelalter. Akten des 3. Internationalen Kongresses des «Italianisch-deutschen Zentrums für vergleichende Ordensgeschichte», in Verbindung mit Projekt C «Institutionelle Strukturen religiöser mittelalterlichen Lombardei. Institutionelle Wechselwirkung zweier politischer und sozialer Felder» des Sonderforschungsbereichs 537 «Institutionalität und Geschichtlichkeit», Dresden, 10.-12. Juni 2004, Münster, 2005 (Vita regularis. Ordnungen und Deutungen religiösen Lebens im Mittelalter. Abhandlungen, 26)*. Symptomatique est l'absence de la figure de Bruno dans les contributions à ce volume, y compris dans la partie consacrée aux charismes faibles, atypiques ou contestés, parmi lesquels on trouvera pourtant des figures de fondateurs issus de l'Italie méridionale, comme Jean de Matera ou Guillaume de Verceil, traitées par Francesco Panarelli. En revanche, on trouvera une analyse récente de la figure de Bruno dans cette perspective des origines cartusiennes, du rôle de la «crise» liée au départ du fondateur et de la reconstruction que les chroniques de Chartreuses attestent de cet épisode, dans Schilling, *Zur Frühgeschichte*. Toutefois, le passage de cette étude qui concerne plus spécifiquement l'installation de Bruno en Calabre (p. 80-84) est, relativement aux autres aspects évoqués, et sans surprise, le plus superficiel.

⁶ Voir *infra* p. 233 sq.

⁷ On constatera par exemple que les contributions de Pietro De Leo aux différents événements et colloques commémorant les neuf siècles de la mort de Bruno (cf. note 3) ne présentent pas d'analyse critique à l'égard des documents publiés par Tromby, et reprennent les idées de Maurice Laporte sur la «latinisa-

l'a remarquablement montré Martin Morard dans une récente note critique fort incisive, mais en tous points juste et bien menée, ces diverses manifestations et les publications scientifiques qui en sont issues ont montré qu'il était «nécessaire mais extrêmement difficile de distinguer la figure historique de Bruno du modèle symbolique peu à peu édifié autour d'elle par l'historiographie cartusienne, à la fois apologétique et hagiographique»⁸. Là semble se fixer l'obstacle le plus évident de la connaissance historique : dans la *lectio facilior*, la tendance à la facilité, qui consiste, même face à l'absence de sources crédibles, à préférer, fait curieusement très anti-cartusien, le discours peu fondé ou le raccrochage à la coutume et à la tradition, au prudent silence de l'historien consciencieux, qui sait se taire là où il n'a en droit rien à dire⁹. Cette volonté de discours entraîne certains historiens à utiliser par tradition, sinon habitude, des notions, expressions et termes pourtant niés par l'érudition depuis plusieurs décennies. Révélateur de cette inertie est l'usage, y compris très récent, de l'appellation de «chartreuse» pour désigner la fondation calabraise de Bruno, alors que l'historiographie avait dénoncé depuis un demi-siècle l'inadéquation de ce terme pour décrire cet établissement¹⁰.

Concernant plus spécifiquement l'histoire de la communauté que Bruno a installée dans la Calabre méridionale normande, l'inertie des notions et des idées n'étonnera pas, si on considère que les spécialistes de l'histoire cartusienne et ceux de la Calabre méridionale ne se recoupent que rarement : de fait, aucun spécialiste de la Calabre méridionale normande, où s'est installé Bruno, aucun

tion» ecclésiastique de la Calabre sous les Normands, l'influence du monachisme italo-grec, et les vertus de Bruno, sans tenir compte des renouvellements historiographiques récents, ni des réticences actuelles à user du terme de «chartreuse» pour désigner la fondation calabraise de Bruno (P. De Leo, *Analisi della fondazione dell'eremo di Santa Maria della Torre*, dans *L'ordine certosino e il Papato*, p. 49-69; Id., *La Certosa di Calabria*; Id., *Bruno di Colonia in Italia*).

⁸ Morard, *Chronique d'histoire cartusienne*, p. 277.

⁹ *Ibid.* : «De ce point de vue, la connaissance des origines est un défi méthodologique pour l'historiographie cartusienne, toujours tentée d'expliquer un passé obscur à partir de convictions et de situations issues d'un contexte postérieur différent. Face à la rareté et au laconisme des sources, la distance critique oblige à une ascèse : faire la part des reconstructions de la fin du Moyen Âge, interroger les sources médiévales non cartusiennes, s'appuyer sur un comparatisme approfondi, admettre que des zones resteront toujours dans l'ombre, pour lesquelles toute reconstitution demeure sujette à caution».

¹⁰ Bligny, *L'érémisme et les chartreux*, p. 261 (communication prononcée en 1962, publiée en 1965).

connaisseur sérieux de ses caractères politiques, administratifs, religieux et culturels, ni des documents latins et grecs qui en documentent le destin originel et les premiers siècles d'histoire, ne s'est jamais vraiment penché, avec une ambition révisionniste (au bon sens du terme) sur le trajet calabrais de Bruno. Si bien que l'ensemble de la production historique sur cette phase de la vie de l'intellectuel rémois converti à la vie solitaire en groupe, reste dépendante de ce que les historiens de l'ordre cartusien connaissent de cette région pourtant très particulière, et aux caractéristiques fort originales au sein de l'ensemble occidental, et ce à partir d'études de seconde main, d'une historiographie vieillie et rabâchée, et de perspectives datées mais ressassées sur le monachisme byzantin en Calabre ou la politique de « latinisation » religieuse normande. Immanquablement, l'historiographie même contemporaine ne peut que s'abstenir d'une vraie réflexion sur la notion de fondateur, la concurrence des protagonistes, monastiques et laïcs, dans la Calabre méridionale, et sur le rôle des chefs normands dans la Calabre méridionale, et en particulier dans leur Église¹¹.

En l'absence d'un chercheur qui puisse maîtriser aussi parfaitement l'histoire et l'historiographie cartusiennes, que celles de la Calabre méridionale normande et souabe (puisque, on le verra, l'étude des archives de S. Stefano del Bosco entraîne le chercheur à porter ses regards jusqu'au début du XIII^e siècle), j'ai eu la prétention de me lancer dans l'audacieux projet de reprendre l'histoire de Bruno en Calabre, et du destin de sa fondation monastique, avec mes yeux et, forcément, mes ornières et mes lacunes, celles d'un spécialiste de l'Italie méridionale aux époques byzantine, normande et souabe, au risque de porter une fois de plus un regard biaisé sur cette histoire, non plus (on l'espère) par l'ignorance des réalités normandes, mais par celle des *realia* cartusiennes. Le déséquilibre sera donc malheureusement maintenu mais, pour une fois, la

¹¹ Même lorsque cette réflexion est menée, elle dépend souvent de travaux sur l'histoire de la Calabre méridionale normande, dont l'appréhension critique est limitée en raison même de cette dépendance. On relèvera en particulier que les spécialistes de l'ordre cartusien, lorsqu'ils s'emparent de l'histoire calabraise de Bruno, méconnaissent souvent les travaux des historiens byzantinistes qui ont étudié la Calabre byzantine. Ainsi, la très récente et instructive mise au point de Beate Schilling (Schilling, *Zur Frühgeschichte*) ignore à la fois Laporte, *Aux sources*, les travaux les plus récents sur la Calabre entre l'Empire byzantin et les Normands (Peters-Custot, *Les Grecs*), et l'étude fort pénétrante, même si elle est désormais ancienne, de Stiernon sur l'éviction du métropolitain de Reggio Basile (Stiernon, *Basile de Reggio*).

balance penchera du côté opposé à celui qu'elle avait l'habitude de favoriser. Cet état de fait insatisfaisant et les erreurs qu'il ne peut qu'induire seront corrigés, je l'espère, par les remarques constructives de ceux de mes lecteurs qui sont plus savants que moi.

Heureusement, dans cette quête, renouvelée par les connaissances et les lacunes de son auteur même, d'un nouveau discours sur cette histoire, visant à établir à la fois des certitudes (rares), des hypothèses (plus nombreuses) et des silences (ô combien fréquents et ascétiques), j'ai eu la chance de bénéficier des conseils de plus experts que moi en la matière, et qui n'ont jamais manqué de me prodiguer leur connaissance érudite, leurs avis amicaux et leurs encouragements, ou qui ont pris sur leur temps pour m'en faire gagner : Vera von Falkenhausen, Amedeo Feniello, Vivien Prigent, Olivier Delouis, Martin Morard, Ghislaine Noyé, Andreas Rehberg, Salvatore Fodale et tant d'autres. Parmi ces généreux collègues, je nommerai tout particulièrement Sylvain Excoffon, mon guide sur les versants escarpés de la Grande Chartreuse, et Cécile Caby, à l'érudition impeccable dans le domaine de l'histoire monastique occidentale, et en particulier des ordres nés de l'érémisme collectif; l'un à Saint-Étienne, l'autre à Rome, ces deux pôles de ma vie au moment où j'entreprends ce travail, ont été d'une aide constante. Tout aussi vigoureuse est la gratitude que je dois à François Bougard, Véronique Gazeau, Michel Kaplan et Jean-Marie Martin, pour leur bienveillance, leur enthousiasme, leur disponibilité.

Enfin, cette étude n'aurait pas pu voir le jour sans l'aide précieuse et généreuse d'une jeune chercheuse, Julia Becker, qui, sur le point de quitter l'Institut historique allemand de Rome (le «Germanico»), m'a procuré au printemps 2010, sans la moindre hésitation, à moi qui n'étais encore qu'une inconnue pour elle, les travaux préparatoires (déjà fort avancés) à son édition des actes de Roger I^{er} : ce que manifestait cette générosité n'est rien d'autre que la conscience que seules la prodigalité et la confiance dans l'échange peuvent fonder une République des sciences et lettres, ce qui, en cette époque de mise en concurrence systématique des chercheurs et des institutions qui les portent, me paraît être un acte de résistance intellectuelle de la plus grande valeur. La recherche en histoire est aussi faite de rencontres, d'échanges humains et de débats intellectuels, et non d'alignements de chiffres, de résultats, de performances et de *novlangue*...

En parlant d'institutions de recherche (et de ceux qui les dirigent), celles qui permettent aux historiens, non pas de viser une nébuleuse «excellence», promue au rang de déesse par une mode tyrannique autant que bureaucratique, qui paraît mépriser les idées, trop simplettes sans doute, de «qualité» et de «valeur»; mais qui leur permettent de mener un travail parfois ingrat et laborieux,

borné d'échecs et de desseins inaboutis; ces institutions de recherche vraiment efficaces, donc, sont celles qui se vouent à mettre à la disposition des chercheurs les instruments de la progression de leur réflexion, tout en les stimulant dans leurs démarches. Dans ce domaine aussi, j'ai bénéficié de grands soutiens, tant à l'université de Saint-Étienne, au CNRS et dans mon laboratoire, le CERCOR, qu'à l'Institut historique allemand de Rome (DHI) et à l'École française de Rome et dans son opulente bibliothèque, point d'ancrage de scientifiques de tous horizons et origines. Je suis également très reconnaissante à l'École française de Rome d'avoir accepté de publier ce travail; j'espère que ce livre ne déparera pas dans l'ensemble considérable des travaux récents publiés à l'École qui ont permis, ces dernières années, le renouvellement des problématiques historiques sur l'Italie méridionale et la Sicile médiévales. J'associe donc dans ma reconnaissance sa directrice, Catherine Virlouvet, le directeur des études médiévales, Stéphane Gioanni, ainsi que le Service des Publications, dont je tiens à souligner le travail précis et la disponibilité.

Rome a été le décor de ce travail, fournissant les facilités de la recherche et les occasions d'échanges scientifiques fructueux. Aussi, c'est peu dire que j'ai une reconnaissance toute particulière, et qui ne trouve pas vraiment de mots idoines, envers celui qui, seul, a donné à notre famille les moyens d'y planter temporairement sa tente.

